

L'acteur social Entretien avec Pierre Curzi

Raymond Bertin

Numéro 139 (2), 2011

Jouer dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bertin, R. (2011). L'acteur social : entretien avec Pierre Curzi. *Jeu*, (139), 110–115.

Dossier

Jouer
dans la cité

RAYMOND BERTIN **L'ACTEUR SOCIAL**
Entretien avec Pierre Curzi



Comédien chevronné et citoyen engagé, Pierre Curzi a présidé l'Union des artistes (UDA) pendant une dizaine d'années, où il fut un ardent défenseur du français et de la diversité culturelle, avant de faire le saut en politique : souverainiste de toujours élu sous la bannière du Parti québécois en 2007, il joue depuis avec conviction le rôle de député de la circonscription de Borduas, assumant notamment, fidèle à ses engagements, la fonction de porte-parole de l'opposition officielle en matière de langue.

Assermentation de Pierre Curzi, député de Borduas, à l'Assemblée nationale en 2007.
© Assemblée nationale du Québec.

Pour cet homme politique parmi les plus populaires au Québec, cependant, pas de langue de bois : Pierre Curzi, au risque de se tromper, prend clairement position, dit ce qu'il pense, provoquant des réactions, suscitant des hostilités, des détestations mais aussi de l'admiration, des appuis. *Jeu* a voulu savoir quelle part il fait à son activité d'acteur et à celle de politicien, également travail d'orateur. Entrer en chambre, n'est-ce pas un peu, pour lui, comme entrer en scène ? En un mot comme en cent, la politique est-elle un art dramatique, Monsieur Curzi ?

« Je dirais que la politique n'est dramatiquement pas de l'art ! » lance en riant Pierre Curzi, qui, faute de temps, a accepté de répondre à nos questions par téléphone. « Bon, il y a le jeu de mots, les gens disent : “Vous ne jouez plus, mais vous jouez maintenant à l'Assemblée nationale.” Évidemment, ça n'a aucun rapport. Jouer et être élu député, ou quelle que soit la fonction qu'on occupe à l'Assemblée nationale, ça n'a pas de lien, il faut que ce soit très clair », précise-t-il d'emblée, ajoutant : « Si vous me posez la question : est-ce qu'il y a du jeu en politique ? Évidemment. Mais est-ce qu'il y a du jeu, disons, chez les avocats ? Est-ce qu'il y a du jeu en affaires ? Il y en a partout. Les liens entre la scène et la scène politique sont sur le plan de la présence publique. La politique est une activité publique, comme l'est la représentation théâtrale. En ce sens-là, c'est le lien le plus direct : on est devant les autres. »

EFFET DE L'ART ET RÉALITÉ

Quels autres liens pouvons-nous faire avec le jeu théâtral ? « Évidemment, il y a des personnages et, en politique, le personnage, la posture politique, c'est un aspect qui compte, souligne le député ; il y a donc des rapports entre des personnages, mais ce sont des personnages réels, et la différence est là. Au théâtre, quelque réalité qu'on veuille lui donner, on demeurera toujours dans le domaine de l'imaginaire et de la convention. Une convention acceptée et partagée par ceux qui la créent et ceux qui la vivent. Sur la scène politique, c'est un pouvoir réel avec des effets réels. Un pouvoir ou une impuissance, peu importe, mais on est dans le réel : les discussions, les lois, les règlements auront un effet concret sur la vie des gens. » À l'évidence stimulé par le sujet, le comédien, disert, poursuit sur sa lancée : « La raison pour laquelle on passe de l'un à l'autre, c'est qu'on veut passer de l'effet de l'art sur les humains à l'effet de la politique sur les humains. L'effet de l'art... et là, on pourrait entrer dans des discussions philosophiques. Qu'est-ce qui est le plus important ? Si le spectacle peut transformer l'âme, une politique risque de transformer notre réalité concrète. Je réfléchis à voix haute, hein... je n'ai pas de théorie là-dessus, j'essaie de comprendre ce dans quoi je suis », note-t-il avant de chercher d'autres correspondances entre ses deux professions. « L'atout majeur que donne à des artistes le fait d'être passé par le théâtre ou le cinéma, c'est qu'on est aisément capable d'intégrer la pensée et d'interpréter l'autre. En politique, on peut facilement se mettre à la place de la personne qui nous parle. Cela nous permet d'en comprendre les motivations, les passions : un atout non négligeable. Par définition, un acteur va analyser, à la fois intuitivement et de façon cérébrale, les personnages, afin d'en trouver les motivations profondes et ça, c'est un outil que bien des politiciens n'ont pas », explique-t-il.

Peut-on y voir l'une des raisons qui amèneraient les artistes à se lancer en politique ? « Non, répond sans hésiter Pierre Curzi, je pense que les artistes ont le goût de faire le saut en politique parce qu'ils veulent avoir un effet réel sur la société, comme ceux qui s'engagent pour passer de l'imaginaire au réel : il y en a beaucoup maintenant, en particulier dans le domaine de l'écologie ou dans des mouvements humanitaires. » Conscient que ceux-là profitent de leur notoriété pour faire avancer des causes, le député-comédien croit cependant que la chose ne va pas de soi. « Ce qui est un atout, dit-il, c'est notre facilité, notre capacité à être en relation avec des caméras, des micros, mais cela varie : il y a des artistes qui sont de fabuleux interprètes, mais ne sont pas très habiles en communication et, à l'inverse, il y a d'excellents communicateurs qui sont des



Pierre Curzi, à l'avant-plan,
avec Marie Tifo dans
l'Hiver de force de
Réjean Ducharme, adapté
et mis en scène par
Lorraine Pintal (TNM, 2001).
ÉGALEMENT SUR LA PHOTO :
Alexis Martin et Céline Bonnier.
© Yanick Macdonald.

artistes moyens. La difficulté majeure, c'est que, comme acteur, on est toujours *agi* : des gens écrivent, nous mettent en scène, nous habillent, prennent toutes ces décisions. Pour ma part, en politique, j'invente mon texte, je choisis mes habits, je suis responsable de tout. On est entouré de gens mais, fondamentalement, en tout cas comme député de l'opposition, je dois m'alimenter moi-même. »

IMPROVISATION À DOUBLE TRANCHANT

S'il écrit lui-même ses textes, l'homme politique doit aussi se plier aux horaires de fou, répondre aux questions inopinées, réagir aux situations inattendues ; sa notoriété ayant pour effet que chacune de ses déclarations est scrutée à la loupe, il n'a pas vraiment droit à l'erreur dans ces moments où il lui faut bien improviser : « Oh, moi, j'improvise constamment, et des erreurs j'en fais ! C'est-à-dire que oui et non, on est dans le subjectif. J'ai une certaine facilité à pouvoir parler sans texte, mais ça ne veut pas dire que je ne réfléchis pas à ce que je vais dire. Je réfléchis à la structure du discours et j'en discute avec des conseillers politiques, avec des amis. Nous discutons beaucoup de la façon d'aborder les choses, mais après, dans les mots,

j'improvise. Et là, par rapport à la façon dont on est scruté, c'est vrai qu'il faut peser ses mots parce que "tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdez..." (dixit Victor Hugo), puis dans mon cas, c'est particulièrement vrai. Les gens vont dire, et je l'ai lu souvent : "Ah mon Dieu, il n'a pas réfléchi avant de parler." Ce n'est pas vrai... (*Rires*) Souvent, c'est la formulation qui les dérange... et je constate que, autant sur scène on recherche des images, des formulations qui impressionnent, autant en politique ce même réflexe est dangereux parce que la politique médiatisée a tendance à restreindre un message à sa plus simple expression. Ça, c'est compliqué. Comme artiste, on cherche à aller dans les subtilités de la raison et de l'âme. En politique, il faut aller vers une simplification du discours, sinon il y a beaucoup de risques. C'est très difficile d'avoir un raisonnement, il faut arriver à synthétiser les idées d'une façon inattaquable. C'est un vrai problème dans le discours politique. »

Récemment, fin janvier, dans la foulée du débat sur les gaz de schiste, lorsque l'ancien premier ministre souverainiste Lucien Bouchard est devenu porte-parole de l'industrie minière, le député Curzi y est allé d'une petite déclaration bien sentie : « La question que je me pose, c'est : Quelle est l'image que son miroir renvoie à M. Bouchard quand il se regarde ? » Voilà précisément le genre de formule qui fait image. « Oui, acquiesce-t-il, mais il faut voir les interprétations qu'on lui a données ! Pour des gens, j'étais agressif, j'avais l'écume aux lèvres alors que j'essayais juste de dire : quelle est donc l'évaluation qu'il fait de lui-même par rapport à cette décision ? Mais c'est le genre de phrase qui frappe, qui fait choc, et après on se dit : peut-être que j'aurais dû formuler ça autrement. En même temps, c'est une arme à double tranchant. Quelquefois on est capable de rejoindre les émotions des gens, de traduire ce qu'ils ressentent. Dans ce cas précis, je sais que j'ai traduit ce que beaucoup de citoyens ressentent devant cette décision de monsieur Bouchard. » Mais comment arriver à échapper à la langue de bois, tout de même assez répandue dans le milieu politique ? « En prenant des risques, avoue le député, et quand vient une formule comme celle-là, on prend un risque. Mais les gens n'aiment pas beaucoup ça ; c'est un milieu étrange, tout le monde nous dit : "Vous parlez la langue de bois", mais dès qu'on prend un risque, ah mon Dieu, ils sont très prompts à nous le reprocher ! » Bien qu'il considère le théâtre et la politique comme deux univers sans rapport aucun, peut-on établir d'autres parallèles ? On dit souvent des politiciens qu'ils carburent au mensonge, à la manipulation de la vérité ; n'est-ce pas aussi le lot des comédiens ? « Je ne sais pas quelle conception vous avez des comédiens, rigole l'acteur, mais ce n'est pas la mienne ! Moi, je pense que les comédiens cherchent la vérité du personnage, puis un comédien ne peut pas vraiment mentir, pas pendant toute sa vie d'interprète, je ne crois pas à ça. Inévitablement, un comédien est à la recherche de sa part de vérité. Comme le dit Pirandello, chacun sa vérité, peut-être, mais un artiste, quelle que soit sa discipline, cherche sa vérité ; s'il ne le fait pas, il ne dure pas. »

JEU, MENSONGE ET VÉRITÉ

Il faut dire que le mensonge, au théâtre, a été construit... « Oui, c'est une convention qui est celle du vrai jeu, c'est-à-dire qu'on se crée un univers dans lequel on dialogue avec les émotions et les pensées, mais la base du jeu, c'est la vérité. En politique, la base du jeu, en principe ce serait aussi la vérité au sens social, mais dans le fond, et c'est là la complexité, il n'y a pas de rapports qui ne soient pas des rapports de force, il n'y a pas de vérité qui ne soit pas stratégie. Puis ça, c'est l'aspect le plus difficile pour des gens qui viennent de notre milieu. Je dirais, à cet égard, que c'est un milieu plus sain, celui de l'art : on peut bien mentir, mais on ne pourra pas le faire éternellement, alors qu'en politique on pourra longtemps... Des gens ont bâti toute leur carrière sur l'ambiguïté, sur une forme de stratégie raffinée, qu'on pense à des exemples historiques comme Richelieu ou les grands stratèges politiques chinois. Ce n'est que feintes et dérobades : on est dans un jeu d'échecs. Est-ce que ça pourrait être autrement ? Ce serait

naïf de penser que ça peut être complètement différent. Est-ce que ça pourrait être, disons, plus généreux ? Ça, il n'y a aucun doute que oui. Mais bon, il y a des groupes d'intérêts, des forces sociales, et en politique ça joue. On est toujours dans des rapports de force. À l'intérieur de tous les partis, il y a des jeux d'influence ; on est quelquefois au centre des décisions, parfois éloigné. On est presque toujours dans un jeu de balance : il y a des gens dont l'opinion n'est pas la nôtre et ça, il faut l'accepter quand on est en politique, sinon on est mieux de laisser tomber », pense celui qui fut l'interprète d'une cinquantaine de rôles au théâtre, de presque autant au cinéma et à la télévision.

S'intéressait-il, alors, à la portée politique ou sociale de ses personnages ? Aurait-il pu jouer un fédéraliste, par exemple ? « Oh, probablement que j'en ai joué comme j'ai joué des militants, répond Pierre Curzi. Je n'ai jamais jugé les personnages à partir de leurs opinions politiques, mais, surtout dans le théâtre de création, j'essayais toujours d'apporter une dimension politique ou sociale parce que ça m'intéresse depuis toujours, parce que je crois que la politique influe sur nos vies et que la politique, les politiques transforment la réalité. Dans ma démarche de jeune acteur, il y avait ce désir. J'ai toujours cru que l'art pouvait transformer le réel. Et c'est vrai dans une certaine mesure, avec les limites que je dessinais plus tôt. La raison pour laquelle j'ai fait le passage, c'est que je me suis rendu compte qu'il y avait une limite à ce qu'on pouvait faire, soit comme artiste, soit comme représentant de la société civile, ce que j'étais comme président de l'Union. J'étais un des acteurs sociaux, disons : j'avais le pouvoir de représenter de nombreux artistes, donc on pouvait intervenir dans des politiques. Tout le combat de la diversité culturelle, c'était ça aussi : la société civile peut proposer et même soutenir lourdement la mise en place de conventions, de lois comme celle sur le statut de l'artiste, peut aider à créer des organismes, les conseils des arts, tout ça, mais au bout du compte ceux qui décident ce sont les ministres, les gouvernements. Pour moi, la question fondamentale était : suis-je plus utile, socialement, dans la société civile ou dans la classe politique ? À un moment donné, j'ai opté pour la politique. »

ENTRE LIBERTÉ ET RESPONSABILITÉ

Regrette-t-il parfois ce choix ? « Je m'interroge des fois, parce que si le politique ne débouche pas sur des politiques, si dans les faits on est juste pris dans la joute politique, bien à ce moment-là, oui, peut-être qu'il aurait été préférable que je reste du côté de la société civile. Il y a beaucoup de gens qui pensent ça maintenant. Plusieurs artistes, dans la lutte écologique par exemple, vont devenir des chefs de file. Je pense à Roy Dupuis, qui s'est engagé pour les rivières, à Dominic Champagne, qui s'implique dans l'histoire des gaz de schiste. Beaucoup d'artistes jouent un rôle, mais ils jouent le rôle d'une société civile : ils influent sur les politiciens grâce à leur pouvoir médiatique mais, ultimement, il y aura quand même un gouvernement qui décidera ou pas de mettre en place des mesures. Ils jouent leur rôle d'une façon utile, mais il y a une limite, celle du pouvoir politique qu'ils n'ont pas. »

Si l'acteur politique s'étonne que le théâtre québécois actuel ait pratiquement évacué la question nationale, jugeant que « même chez les artistes, la mobilisation sur la cause nationale n'est pas simple », il admet, les fréquentant moins, ne pas être au fait de tout ce qui se trame sur nos scènes. « Mais je constate bien que le théâtre reflète aussi la société et que la préoccupation politique n'est pas la même que celle de l'époque des années 70-80, où on revendiquait beaucoup et où le combat s'exprimait notamment par la politique, se rappelle-t-il. Les inquiétudes des nouvelles générations sont plus d'un ordre global, c'est pour ça qu'il y a autant d'énergie mise sur l'écologie, à juste titre : la préoccupation est celle du destin de l'univers et de ses conditions de survie. En quelque sorte, ç'a un peu relégué la préoccupation politique à l'arrière-plan. Pourtant, les deux me semblent extrêmement liées. »



Pierre Curzi et Marie Tifo dans *la Renarde et le mal peigné*, lecture des lettres de Gérard Godin et de Pauline Julien (TNM/FIL, 2010). © Pierre Crépô.

En février dernier, Pierre Curzi et sa conjointe Marie Tifo reprenaient, lors de la Nuit blanche du Festival Montréal en lumière, leur lecture des lettres du député-poète Gérard Godin et de la chanteuse Pauline Julien¹, autre couple fameux de notre histoire culturelle, qu'ils avaient d'abord donnée lors du Festival international de la littérature en septembre 2010. Une présence en scène exceptionnelle, cependant, pour l'ex-comédien : « D'une part, je n'ai pas le temps, dit-il ; d'autre part, je trouve que ce n'est pas la même chose d'être dans une fonction politique que d'être un artiste. Un artiste, par définition, a toutes les libertés. Un homme politique, par définition, a toutes les responsabilités. Ça ne veut pas dire qu'un artiste ne peut pas être responsable et qu'un homme politique ne peut pas être libre, mais ce n'est pas de même nature. Je pense qu'on ne peut pas trop passer de l'un à l'autre, c'est mêlant », lance-t-il, sans cacher que « l'immense liberté, le plaisir, le bonheur de jouer, et l'esprit de troupe » lui manquent. Il conclut : « L'univers des artistes, au sens large, quelquefois je m'en ennue. » ■

1. *La Renarde et le mal peigné*, coproduction du FIL et du TNM, mise en lecture par Lorraine Pintal, d'après un montage de textes réalisé par Pascale Galipeau.